



Le Saint-Siège

VOYAGE APOSTOLIQUE DU PAPE FRANÇOIS

AU MEXIQUE

(12-18 FÉVRIER 2016)

**CONFÉRENCE DE PRESSE DU SAINT-PÈRE
AU COURS DU VOL DE RETOUR DU MEXIQUE**

Vol Papal

Mercredi 17 février 2016

[Multimédia]

Maria Eugenia Jiménez Calíz, du journal mexicain « Milenio » a rappelé les desaparecidos de son pays et en particulier le cas emblématique des 43 étudiants d'Ayotzinapa, demandant pourquoi le Pape n'avait pas rencontré leurs familles, ni diffusé un message pour leurs proches.

En réalité, si vous lisez les messages, il y a des références continues aux assassinats, aux morts, à la vie prise par toutes ces bandes du trafic de drogue, des trafiquants d'êtres humains. J'ai en effet parlé de ces problèmes comme de l'une des plaies dont souffre le Mexique. Il y a eu quelques tentatives de recevoir des personnes ; et il y avait de nombreux groupes, également opposés entre eux, avec des luttes internes. Alors j'ai préféré dire que durant la Messe je les aurais tous vus, lors de la Messe de Juárez s'ils préféraient, ou lors d'une autre, mais j'étais ouvert à cette possibilité. Il était pratiquement impossible de recevoir tous les groupes qui, d'autre part, étaient aussi opposés entre eux. C'est une situation vraiment difficile à comprendre, pour moi, bien sûr, qui suis étranger. Mais je crois que même la société mexicaine est victime de tout cela : des crimes, de ces disparitions de personnes, de la mise à l'écart des gens. J'en ai parlé dans les discours où j'ai pu le faire, et vous pouvez le constater. C'est une douleur très grande que je porte en moi, car ce peuple ne mérite pas un drame comme celui-là.

Javier Solorzano de « Canal 11 » a abordé le thème de la pédophilie, qui a des racines très douloureuses au Mexique. Le cas du père Maciel a laissé des marques importantes, surtout parmi les victimes, qui continuent à ne pas se sentir protégées par l'Église ; beaucoup d'entre elles continuent à être des hommes de foi, et certaines sont même devenus prêtres. Le journaliste a demandé au Souverain Pontife s'il pensait rencontrer les victimes et ce qu'il pensait de la pratique de se limiter à changer de paroisse ces prêtres qui commettent des abus.

Bien, commençons par le deuxième point. Un évêque qui change un prêtre de paroisse quand un cas de pédophilie est avéré, est un inconscient, et la meilleure chose qu'il puisse faire est de présenter sa démission. Est-ce clair ? Deuxièmement, pour revenir en arrière, au cas Maciel. Et ici, je me permets de rendre hommage à l'homme qui a lutté à un moment où il n'avait pas la force de s'imposer, jusqu'à ce qu'il parvienne à s'imposer : Joseph Ratzinger. Le cardinal Ratzinger — des applaudissements pour lui ! — est un homme qui a eu toute la documentation. Quand il était préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, il a tout eu entre ses mains, il a mené des enquêtes et a avancé, avancé, avancé... mais il n'a pas pu aller plus loin dans le processus. Mais souvenez-vous, dix jours avant la mort de saint Jean-Paul II, pour la *Via Crucis* du Vendredi Saint, il dit à toute l'Église qu'il fallait nettoyer les « souillures » de l'Église. Et lors de la Messe *pro eligendo Pontifice* — il n'est pas sot, il savait être un candidat — il ne lui importait pas de dissimuler sa position, il dit exactement la même chose. En d'autres termes, il a été l'homme courageux qui a aidé de nombreuses personnes à ouvrir cette porte. C'est ainsi que je veux vous le rappeler, car parfois, nous oublions ces travaux cachés qui ont préparé les bases pour soulever le couvercle de la marmite. Troisièmement, nous travaillons beaucoup. Avec le cardinal-secrétaire d'État, en discutant, et avec le groupe des neuf cardinaux conseillers, après avoir écouté, j'ai décidé de nommer un troisième secrétaire-adjoint à la Congrégation pour la doctrine de la foi, qui s'occupe uniquement de ces affaires, car la Congrégation ne peut s'en sortir avec tout ce qu'elle a à faire, et donc quelqu'un qui sache gérer cela. De plus, a été constitué le Tribunal d'appel, présidé par Mgr Scicluna, qui s'occupe des cas de seconde instance, en cas de recours ; la première instance, en effet est examinée par la « *feria quarta* » — c'est ainsi que nous l'appelons, car elle se réunit le mercredi — de la Congrégation pour la doctrine de la foi. Quand il y a recours, on est renvoyé en première instance, et cela n'est pas juste. Ensuite, le second recours, déjà avec un profil juridique, avec l'avocat de la défense. Il faut toutefois vérifier, car nous sommes assez en retard dans les affaires, parce que des cas se présentent. Troisièmement, une autre institution qui travaille très bien, la Commission pour la protection des mineurs. Elle n'est pas strictement réservée aux cas de pédophilie, mais à la protection des mineurs. Dans ce siège, j'ai rencontré durant toute une matinée six d'entre eux — deux Allemands, deux Irlandais, et deux Anglais — des hommes et des femmes victimes d'abus. Et j'ai rencontré également les victimes à Philadelphie. Là aussi, j'ai eu une rencontre un matin avec les victimes. Pour résumer, nous sommes en train de travailler. Mais je remercie Dieu d'avoir fait en sorte que l'on soulève le couvercle de cette marmite, et il faut continuer à le soulever et à prendre conscience. Et enfin, je veux dire que c'est une monstruosité, parce qu'un prêtre est consacré pour conduire un enfant à Dieu, et là il le « mange » dans un sacrifice diabolique, il le détruit. Ensuite, concernant Maciel,

pour en revenir à la congrégation, toute une intervention a été faite et aujourd'hui, la congrégation, le gouvernement de la congrégation est semi-désigné, c'est-à-dire que le supérieur général est élu par le conseil, par le chapitre général, mais le vicaire est élu par le Pape. Deux conseillers généraux sont élus par le chapitre général et deux autres sont élus par le Pape, de façon à ce que nous les aidions à régler les histoires du passé.

... Pour ceux qui n'ont pas compris, demandez à un Espagnol d'expliquer les choses que j'ai dites.

Phil Pulella, de l'agence « Reuters », a fait référence aux déclarations d'un des candidats à la Maison Blanche, le républicain Donald Trump, qui a dit dans une interview que le Souverain Pontife était un homme politique, en déclarant que, s'il était élu, il voudrait construire 2.500 km de mur le long de la frontière entre les États-Unis et le Mexique et expulser onze millions d'immigrés illégaux, séparant les familles. Il a donc demandé au Pape ce qu'il pensait de ces déclarations et si un catholique américain pouvait voter pour une personne de ce genre.

Eh bien, je rends grâce à Dieu pour le fait qu'il ait dit que je suis politique, car Aristote définit la personne humaine comme un « animal politicum » : je suis au moins une personne humaine ! Et que je suis un pion... Eh bien, peut-être, je ne sais pas... Je m'en remets à votre jugement, à celui des gens... Et ensuite, une personne qui pense uniquement à ériger des murs, où que ce soit, et non à créer des ponts, n'est pas chrétienne. Cela n'est pas dans l'Évangile. Ensuite, ce que vous me demandiez, ce que je conseillerais, voter ou ne pas voter pour lui : je n'interviendrai pas. Je dis seulement : s'il dit ces choses, cet homme n'est pas chrétien. Il faut voir s'il a dit ces choses. Et c'est pour cela que je lui laisse le bénéfice du doute.

Jean-Louis de la Vaissière, de l'AFP, a parlé de la rencontre avec le patriarche russe Cyrille, de la Déclaration commune et du fait qu'en Ukraine, les grecs-catholiques se soient sentis trahis. Il a ensuite demandé au Pape s'il avait été invité par le patriarche à Moscou ou s'il pensait peut-être aller en Crète pour le Concile panorthodoxe.

Je commence par la fin. Je serai présent, spirituellement et avec un message. J'aimerais aller les saluer au Concile panorthodoxe : ce sont des frères ; mais je dois respecter. Mais je sais qu'ils veulent inviter des observateurs catholiques et c'est un beau pont. Et derrière les observateurs catholiques, je serai là, priant avec les meilleurs vœux afin que les orthodoxes aillent de l'avant, parce que ce sont des frères et leurs évêques sont des évêques comme nous. Ensuite, Cyrille. Mon frère. Nous nous sommes embrassés, étreints, et nous nous sommes ensuite entretenus pendant une heure...

Le père Lombardi a observé : « deux heures ! »...

Deux heures ! Deux heures, au cours desquelles nous avons parlé comme des frères, sincèrement, et personne ne sait de quoi nous avons parlé, simplement ce que nous avons dit à la

fin, publiquement, par rapport à ce que nous avons éprouvé durant l'entretien. Troisièmement : cet article, ces déclarations en Ukraine. Quand j'ai lu cela, je me suis un peu inquiété, car c'était plutôt Svjatoslav Shevchuk qui aurait dit que le peuple ukrainien, ou certains Ukrainiens, ou de nombreux Ukrainiens se sentent profondément déçus et trahis. Avant toute chose, je connais bien Svjatoslav : à Buenos Aires, durant quatre ans, nous avons travaillé ensemble. Quand il a été élu — à 42 ans, un homme compétent ! — il a été élu archevêque majeur, il est rentré à Buenos Aires pour récupérer ses affaires. Il est venu me voir et m'a offert une icône — petite comme ça — de la Vierge de la Tendresse et il m'a dit : « Elle m'a accompagné toute ma vie : je veux te la laisser, à toi qui m'a accompagné ces quatre dernières années ». C'est une des rares choses que je me suis faite apporter de Buenos Aires et je la garde sur mon bureau. C'est un homme pour lequel j'ai du respect et dont je me sens même proche, nous nous tutoyons et c'est pour cette raison que cela m'a semblé un peu étrange. Et j'ai rappelé une chose que je vous ai dite : pour comprendre une nouvelle, une déclaration, il faut chercher l'herméneutique de chaque chose. Quand a-t-il dit cela ? Cela a été dit dans une déclaration datant du 14 février dernier, dimanche, dimanche dernier. Un entretien qu'il a accordé au père... Je ne me rappelle plus, un prêtre ukrainien ; en Ukraine, il a été réalisé et publié. Cette nouvelle — la longueur de l'entretien est d'un peu plus de deux pages, plus ou moins — cette nouvelle est dans le troisième et dernier paragraphe, qui est tout petit. J'ai lu l'entretien, et je dirai ceci : Svjatoslav Shevchuk est la partie dogmatique, il se déclare fils de l'Église, en communion avec l'Évêque de Rome, avec l'Église ; il parle du Pape, de la proximité du Pape, et de lui, de sa foi, et également de la foi du peuple orthodoxe. Dans la partie dogmatique, pas de difficulté, elle est orthodoxe au bon sens du terme, c'est-à-dire une doctrine catholique. Ensuite, comme dans tout entretien — celui-là par exemple — chacun a le droit de dire ce qu'il veut, et il n'a pas fait cela au sujet de la rencontre, parce qu'il a dit à propos de la rencontre : « C'est une bonne chose et nous devons avancer ». Ce deuxième chapitre comprend les idées personnelles qu'une personne a. Par exemple, ce que j'ai dit sur les évêques qui déplacent les prêtres pédophiles, que le mieux qu'ils puissent faire est de démissionner, c'est une chose... elle n'est pas dogmatique, mais c'est ce que je pense. Et ainsi, il a ses idées personnelles destinées à dialoguer, et il a le droit d'en avoir. Tout ce qu'il dit est sur le document : c'est là qu'est le problème. Sur le fait de la rencontre, il dit : « Cela est le Seigneur, l'Esprit qui avance, l'étreinte... » : tout va bien. Le document ? C'est un document discutabile. Et il y a autre chose à ajouter : le fait que l'Ukraine est dans un temps de guerre, de souffrance, avec de nombreuses interprétations. J'ai mentionné le peuple ukrainien en demandant prières et proximité à de nombreuses reprises, aussi bien dans les Angelus que lors des Audiences du mercredi. Mais le fait historique d'une guerre... Chacun a son point de vue: comment est cette guerre? Qui l'a commencée ? Comment se fait-elle ? Comment ne se fait-elle pas ?... Il est évident que c'est un problème historique, mais également un problème existentiel de ce pays, et cela parle de la souffrance. Et dans ce contexte, j'insère ce paragraphe, et l'on comprend ce que disent les fidèles... Parce que Svjatoslav Shevchuk dit: «De nombreux fidèles m'ont appelé et écrit en disant qu'ils se sentaient profondément déçus et trahis par Rome». L'on comprend qu'un peuple dans cette situation ressent cela. Le document est discutabile sur cette question de l'Ukraine, mais là, on demande à ce que la guerre s'arrête et que l'on aille vers des accords ; moi aussi

personnellement, j'ai souhaité que les Accords de Minsk avancent et que l'on n'efface pas du coude ce qui a été écrit avec les mains. L'Église de Rome, le Pape a toujours dit : « Cherchez la paix ». J'ai reçu les deux présidents. Et c'est pour cela que quand il dit qu'il a entendu cela de son peuple, je le comprends, je le comprends. Mais ce n'est pas «la» nouvelle. La nouvelle est le tout. Si vous lisez tout l'entretien, vous voyez qu'il y a des choses dogmatiques sérieuses, qui demeurent, il y a un désir d'unité, d'aller de l'avant, un désir œcuménique — c'est un homme œcuménique... Et il y a certaines opinions... Il m'a écrit, quand la nouvelle du voyage, de la rencontre, a été révélée, mais comme un frère, donnant son opinion de frère... Le document ne me déplait pas ainsi ; il ne me déplait pas dans la mesure où nous devons respecter les choses que chacun a la liberté de penser dans cette situation si difficile. Et de Rome... À présent, le nonce est à la frontière où l'on combat, en aidant les soldats, les blessés ; l'Église de Rome a envoyé beaucoup d'aide, beaucoup d'aide là-bas. Et toujours rechercher la paix, les accords; que l'on respecte l'Accord de Minsk... Voilà l'ensemble. Mais il ne faut pas avoir peur de cette phrase : il s'agit d'une leçon, sur le fait qu'une nouvelle doit être interprétée avec l'herméneutique du tout, pas d'une partie.

Puis le journaliste français a demandé à nouveau si le patriarche Cyrille l'avait invité à Moscou.

Le patriarche Cyrille... Je préférerais... Parce que si je dis quelque chose, il faudra que j'en dise une autre et encore une autre. Je préférerais que ce dont nous avons parlé, seuls, soit uniquement ce que nous avons dit en public. Voilà. Et si je dis cela, je devrai dire autre chose... Non ! Ce que j'ai dit en public, ce qu'il a dit en public, voilà ce que l'on peut dire de l'entretien privé. Sinon, ce ne serait plus privé. Mais je peux vous dire ceci : je suis sorti content. Et lui aussi.

Carlo Marroni, du « Sole 24 Ore », a évoqué le débat au parlement italien à propos de la loi sur les unions civiles, qui renvoie également au thème des adoptions et des droits des enfants et de la progéniture.

Avant tout, je ne sais pas quelle est la situation au parlement italien. Le Pape ne se mêle pas de la politique italienne. Au cours de la première réunion que j'ai eue avec les évêques [italiens], en mai 2013, l'une des trois choses que j'ai dites est : « Avec le gouvernement italien, arrangez-vous ». Parce que le Pape est pour tous, et il ne peut pas s'immiscer dans la politique concrète, interne, d'un pays : cela n'est pas le rôle du Pape. Et ce que je pense, moi, est ce que pense l'Église, et qu'elle a dit en de nombreuses occasions. Parce que ce n'est pas le premier pays qui fait cette expérience : il y en a beaucoup. Je pense ce que l'Église a toujours dit.

L'espagnole Paloma García Ovejero, de Cope, a exprimé sa préoccupation pour le virus « Zika », qui comporte des risques en particulier pour les femmes enceintes, au point que certaines autorités ont proposé l'avortement. Elle a demandé au Pape si l'Église peut prendre en considération le concept de « moindre mal ».

L'avortement n'est pas un « moindre mal ». C'est un crime. C'est tuer quelqu'un pour sauver quelqu'un d'autre. C'est ce que fait la mafia. C'est un crime, c'est un mal absolu. En ce qui concerne le « moindre mal » : éviter la grossesse est un cas — nous parlons en terme de conflit entre le cinquième et le sixième commandement. Paul VI — le grand ! — dans une situation difficile, en Afrique, a permis aux religieuses d'utiliser des contraceptifs pour les cas de violence. Il ne faut pas confondre le mal d'éviter la grossesse, seul, avec l'avortement. L'avortement n'est pas un problème théologique : c'est un problème humain, c'est un problème médical. On tue une personne pour en sauver une autre — dans le meilleur des cas — ou pour s'éviter des problèmes. Cela va à l'encontre du serment d'Hippocrate que les médecins doivent faire. C'est un mal en soi, mais ce n'est pas un mal religieux, au début non, c'est un mal humain. Et, évidemment, étant donné que c'est un mal humain — comme tout meurtre — il est condamné. En revanche, éviter la grossesse n'est pas un mal absolu, et dans certains cas, comme dans celui que j'ai mentionné du bienheureux Paul VI, c'était clair. En outre, j'encouragerais les médecins qui font tout leur possible pour trouver les vaccins contre ces deux moustiques qui sont porteurs de ce mal : il faut travailler sur cela... Merci.

L'allemand Ludwig Ring-Eifel, de la Katholische-Nachrichten-Agentur (kna), a évoqué le fait que dans quelques semaines, François recevra le prix Charlemagne, l'un des plus prestigieux de la Communauté européenne — comme son prédécesseur, Jean-Paul II — à un moment où l'unité européenne semble éclater, d'abord avec la crise de l'euro, et à présent avec celle des réfugiés.

D'abord, sur le prix Charlemagne. J'avais l'habitude de ne pas accepter de récompenses ou de doctorats ; depuis toujours, non par humilité, mais parce que je n'aime pas ces choses-là. Il est bon d'avoir un peu de folie, et je n'aime pas cela. Mais dans ce cas, j'ai été, je ne dis pas « forcé », mais « convaincu » par l'entêtement saint et théologique du cardinal Kasper, qui a été choisi par Aix-la-Chapelle pour me convaincre : Et j'ai dit : « Oui, mais au Vatican ». J'ai dit cela ; et je l'offre pour l'Europe, que ce soit une co-décoration, un prix afin que l'Europe puisse faire ce que j'ai souhaité à Strasbourg : afin qu'elle puisse être non pas la « grand-mère-Europe », mais la « mère-Europe ». Deuxième point. L'autre jour, en lisant les nouvelles sur cette crise — je lis peu, je feuillette uniquement un journal (je ne le cite pas pour ne pas susciter de jalousies, mais on connaît le nom), je le lis quinze minutes, puis je me fais informer par la secrétairerie d'État — un mot qui m'a plu, il m'a plu — je ne sais pas qui l'approuve et qui ne l'approuve pas — est la « refondation de l'Union européenne ». Et j'ai pensé aux grands Pères... Mais aujourd'hui, où sont les Schuman, les Adenauer ? Ces grands hommes, qui, dans l'après-guerre, ont fondé l'Union européenne. Et j'aime cette idée de la re-fondation : si seulement on pouvait la faire ! Parce que l'Europe, je ne dirais pas qu'elle est unique, mais elle a une force, une culture, une histoire que l'on ne peut gâcher, et nous devons faire de tout pour que l'Union européenne ait la force et aussi l'inspiration de nous faire aller de l'avant. Voilà, c'est ce que je pense.

Anne Thompson, de NBC News, a demandé comment une Église qui dit être « miséricordieuse » peut pardonner plus facilement un assassin que quelqu'un qui divorce et se remarie.

J'aime cette question ! Sur la famille, les deux synodes ont parlé, et le Pape en a parlé toute l'année dans les catéchèses du mercredi. Et la question est vraie, elle me plaît, parce que vous l'avez bien posée. Dans le document post-synodal qui sera publié — sans doute avant Pâques — dans l'un des chapitres — car il y en a tant — on reprend tout ce que le synode a dit sur les conflits ou sur les familles blessées, et la pastorale des familles blessées... C'est l'une des préoccupations. De même qu'une autre préoccupation est la préparation au mariage. Pensez que pour devenir prêtre, il faut huit années d'étude, de préparation, puis, après un certain temps, si on n'y arrive pas, on demande la dispense et on s'en va, et tout est réglé. En revanche, pour prononcer un sacrement qui dure toute la vie, il faut trois-quatre rencontres... La préparation au mariage est très, très importante, parce que je pense que c'est une chose dont l'Église, dans la pastorale commune — tout au moins dans mon pays, en Amérique du sud — n'a pas beaucoup tenu compte. Par exemple — cela arrive moins maintenant, mais il y a plusieurs années — dans mon pays, on avait l'habitude de... on appelait cela « *casamiento de apuro* », se marier en vitesse parce que l'on attendait un enfant. Et pour protéger socialement l'honneur de la famille... Dans ces cas, ils n'étaient pas libres, et tant de fois, ces mariages sont nuls. Et moi, comme évêque, j'ai interdit aux prêtres de faire cela, lorsque c'était le cas... Que l'on fasse naître l'enfant, qu'ils continuent à être fiancés, et quand ils sentent qu'ils sont prêts à le faire pour toute la vie, alors qu'ils aillent de l'avant. Mais il y a une carence [dans la préparation] au mariage. Puis, un autre chapitre très intéressant : l'éducation des enfants. Les victimes des problèmes de la famille sont les enfants. Mais ils sont aussi victimes des problèmes de la famille, que ni le mari ni la femme veulent : par exemple la nécessité du travail. Lorsque le père n'a pas de temps libre pour parler avec ses enfants, lorsque la mère n'a pas de temps libre pour parler avec les enfants... Lorsque je confesse un couple qui a des enfants, des conjoints, je dis : « Combien avez-vous d'enfants ? ». Et certains ont peur, parce qu'ils disent : « Le prêtre va me demander pourquoi je n'en ai pas plus... ». Et moi je dis : « Je vais vous poser une deuxième question : est-ce que vous jouez avec vos enfants ? ». Et la majorité — presque tous ! — disent : « Mais, mon père, je n'ai pas le temps : je travaille toute la journée ». Et les enfants sont victimes d'un problème social qui blesse la famille. C'est un problème... Votre question me plaît. Une troisième chose intéressante, lors de la rencontre avec les familles à Tuxtla — il y avait un couple de re-mariés en deuxième mariage, intégrés dans la pastorale de l'Église ; et le mot-clé qu'a utilisé le synode — et je le reprendrai — est « intégrer » dans la vie de l'Église les familles blessées, les familles de remariés, et tout cela. Mais il ne faut pas oublier les enfants au centre ! Ce sont les premières victimes, aussi bien des blessures que des conditions de pauvreté, de travail, de tout cela.

Anne Thompson a insisté, en demandant si cela signifiait qu'ils pourraient faire la communion.

Cela est une chose... c'est le point d'arrivée. Intégrer dans l'Église ne signifie pas « faire la communion » ; car je connais des catholiques remariés qui vont à l'église une fois par an, deux fois et qui disent : « Mais je veux faire la communion ! », comme si la communion était une récompense. C'est un travail d'intégration... toutes les portes sont ouvertes. Mais on ne peut pas dire : à partir de maintenant « ils peuvent faire la communion ». Cela serait une blessure

également pour les conjoints, pour le couple, car cela ne leur fera pas parcourir cette voie d'intégration. Et ces deux personnes étaient heureuses ! Elles ont utilisé une très belle expression : « Nous ne faisons pas la communion eucharistique, mais nous faisons la communion lors des visites à l'hôpital, en effectuant ce service-là, ou bien celui-ci... ». Leur intégration est restée là. S'il y a quelque chose de plus, le Seigneur le leur dira, mais... c'est un chemin, c'est un parcours.

Antoine-Marie Izoard, de Imedia, en se rattachant à la réponse précédente, a plaisanté sur le fait de ne pas avoir le temps de jouer avec ses enfants. Ensuite, se référant à la clameur suscitée par la correspondance entre Jean-Paul II et la philosophe américaine Anna Tymieniecka, il a demandé si un Pape peut avoir une relation aussi intime avec une femme.

Je le connaissais ce rapport d'amitié entre saint Jean-Paul II et cette philosophe, quand j'étais à Buenos Aires : c'est une chose que l'on savait, ses livres à elle sont aussi connus, et Jean-Paul II était un homme tourmenté... Ensuite, je dirai qu'un homme qui ne sait pas avoir un bon rapport d'amitié avec une femme — je ne parle pas des misogynes : ceux-là sont des malades — est un homme à qui il manque quelque chose. Quant à moi, par expérience personnelle également, quand je demande un conseil, je le demande à un collaborateur, à un ami, un homme, mais j'aime aussi entendre l'avis d'une femme ; et elles t'apportent tant de richesse ! Elle regardent les choses d'une autre manière. J'aime dire que la femme est celle qui construit la vie dans son sein, et qu'elle a — mais c'est une comparaison que je fais — ce charisme de te donner des choses pour construire. Une amitié avec une femme n'est pas un péché, une amitié. Une relation amoureuse avec une femme qui n'est pas ton épouse est un péché. Le Pape est un homme, le Pape a aussi besoin de la pensée des femmes. Et le Pape aussi a un cœur qui peut avoir une amitié saine, sainte avec une femme. Il y a tant de saints amis : François et Claire, Thérèse et Jean de la Croix... Mais les femmes sont encore un peu... pas bien considérées, pas totalement... Nous n'avons pas compris le bien qu'une femme peut faire à la vie du prêtre et de l'Église, dans un sens de conseil, d'aide, de saine amitié. Merci.

Franca Giansoldati, du « Il Messaggero », est revenue sur le débat politique en Italie sur les unions civiles, rappelant le document de la Congrégation pour la doctrine de la foi, de 2003, qui dit expressément que les parlementaires ne doivent pas voter ces lois. Et elle a demandé si ce document a encore de la valeur. Elle a ensuite parlé d'un autre dégel que l'on entrevoit à l'horizon, après celui avec Moscou : c'est-à-dire la rencontre que le Pape aimerait avoir avec le grand imam d'Al-Azhar et donc avec l'islam sunnite.

À ce propos, Mgr Ayuso s'est rendu au Caire la semaine dernière pour rencontrer l'adjoint du grand imam, et aussi saluer l'imam. Mgr Ayuso est secrétaire du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, présidé par le cardinal Tauran. Je désire rencontrer l'imam, je sais que cela lui ferait plaisir, et nous cherchons la façon de le faire, toujours par l'intermédiaire du cardinal Tauran, car c'est la bonne voie. Mais nous arriverons à le faire. En ce qui concerne le premier thème : je ne me souviens pas bien de ce document de 2003 de la Congrégation pour la doctrine

de la foi. Mais un parlementaire catholique doit voter selon sa propre conscience bien formée : voilà, je ne dirais que cela. Je crois que c'est suffisant. Et je dis « bien formée », car ce n'est pas la conscience du « ce que bon me semble ». Je me souviens que quand on a voté à propos du mariage des personnes du même sexe, à Buenos Aires, les votes étaient à égalité, et à la fin une personne a dit à une autre : « Mais tu y vois clair ? » — « Non » — « Moi non plus » — « Allons-nous en » — « Si nous nous en allons, nous n'atteindrons pas le quorum ». Et l'autre a dit : « Mais si nous atteignons le quorum, nous donnons notre vote à Kirchner ! », et l'autre a dit : « Je préfère le donner à Kirchner qu'à Bergoglio ! »... et en avant. Cela n'est pas une conscience bien formée ! Et sur les personnes du même sexe, je répète ce que j'ai dit pendant le voyage de retour de Rio de Janeiro et qui se trouve dans le *Catéchisme de l'Église catholique*.

Javier Martínez Brocal, de « Rome Reports », a demandé au Pape s'il ira en Argentine, quand il reviendra en Amérique latine et s'il ira en Chine.

La Chine... aller là-bas me plairait tant ! Je veux dire une chose, une seule chose sur le peuple mexicain. C'est un peuple d'une richesse, d'une richesse si grande, c'est un peuple qui surprend... Il a une culture, une culture millénaire... Savez-vous qu'aujourd'hui, au Mexique, on parle 65 langues, en comptant les autochtones ? 65 ! C'est un peuple d'une grande foi, qui a aussi souffert de persécutions religieuses, il y a des martyrs — j'en canoniserai bientôt deux ou trois —. C'est un peuple... on ne peut pas l'expliquer. Et on ne peut pas expliquer un peuple, tout simplement parce que le terme « peuple » n'est pas une catégorie logique, c'est une catégorie mystique. Et le peuple mexicain on ne peut pas l'expliquer, cette richesse, cette histoire, cette joie, cette capacité de faire la fête, et ces tragédies à propos desquelles vous m'avez interrogé. Je ne peux pas dire autre chose, seulement rappeler cette unité, mais aussi que ce peuple a réussi à ne pas à aller vers l'échec, à ne pas finir avec beaucoup de guerres, et les choses qui arrivent à l'heure actuelle... Là, à Ciudad Juárez, il y avait une trêve de 12 heures de paix pour ma visite : après ils continueront à lutter entre eux, les trafiquants... Un peuple qui a encore cette vitalité ne s'explique que par Guadalupe. Et je vous invite à étudier sérieusement le cas de Guadalupe. La Vierge est là. Je ne trouve pas d'autre explication. Et il serait beau que vous, en tant que journalistes... Il existe quelques bons livres qui expliquent, qui expliquent également la peinture, comment elle est, ce qu'elle signifie... Et ainsi vous pourrez comprendre un peu ce peuple si grand, si beau.

Caroline Pigozzi, de « Paris Match », a demandé au Pape ce qu'il avait demandé à la Vierge de Guadalupe et s'il rêve en italien ou en espagnol.

Et bien, je dirai que je rêve en esperanto... je ne sais pas comment répondre à cela, vraiment. Certaines fois, en effet, je me souviens de certains rêves dans une autre langue, mais rêver dans plusieurs langues, non, avec des images, oui. Ma psychologie est ainsi. Je rêve peu avec des mots. Et la première question était ?

Caroline Pigozzi a répondu : sur la Vierge...

J'ai demandé pour le monde, pour la paix... tant de choses... La pauvre a fini avec une tête comme ça... J'ai demandé pardon, j'ai demandé que l'Église grandisse sainement, j'ai demandé des choses pour le peuple mexicain... Et une autre chose que j'ai beaucoup demandé est que les prêtres soient de vrais prêtres, et les sœurs de vraies sœurs, et les évêques de vrais évêques : comme le Seigneur veut que nous soyons. Cela, je l'ai beaucoup demandé. Mais ensuite, les choses qu'un fils demande à sa mère sont un peu secrètes... Merci, Caroline.

Enfin, le père Lombardi a voulu fêter le départ à la retraite d'Alberto Gasbarri, qui effectuait son dernier voyage. Et le Pape a interrompu en plaisantant la présentation de divers dons.

Un seul mot : moi aussi je répète ce que j'ai dit au début : merci beaucoup ! Et il m'a donné de bons conseils. Mais il a un défaut : il ne sait pas bien calculer les kilomètres !...

Et après le gâteau, le Pape a conclu.

Bon voyage. Merci beaucoup pour votre travail et priez pour moi. Et sachez que je suis à votre disposition. Et jouez avec vos enfants !